



« A NEW BIRTH OF FREEDOM »

L'EPOPEE DE JOHN BROWN

Dimanche 16 octobre 1859. Le silence de la nuit noire est dérangé par le bruit de minces gouttes de pluies froides qui tombent au sol. Les roues d'un chariot crissent au contact du chemin. Les ombres d'hommes qui le suivent se dessinent derrière lui. Avocats, fermiers, abolitionnistes convaincus ou ex-esclaves, ils sont côte à côte. Cette étrange troupe de cinq Noirs et quatorze Blancs, qui forme « l'armée provisoire des Etats-Unis » s'est rassemblée sous l'égide d'un obscur homme de l'Ohio pour lutter contre l'ennemi commun : l'esclavage. Leurs carabines Sharps contre l'épaule, plus décidés que jamais, ils s'en vont changer l'histoire.

1. John Brown

Derrière tout cela il y a un homme. Né à Torrington, Connecticut, le 9 mai 1800, le fils d'Owen et Ruth Mills Brown vécut dans une famille simple dont les racines religieuses restaient solides. Le jeune Brown était d'ailleurs obligé de participer aux quotidiennes lectures de la Bible et prières. « *Crains Dieu et retiens ses commandements* » était le conseil que lui répétait tout le temps son père. Mais plus marquant encore, John Brown retint dans sa jeunesse que son père voyait en l'esclavage « une offense à Dieu ».

En 1805, comme beaucoup de familles, les Browns migrèrent à l'ouest de l'Ohio, à Hudson plus précisément, trente kilomètres au sud de Cleveland. Il y reçut une maigre et obligatoire formation scolaire, la plupart des choses qu'il apprit le furent en effet à « L'Ecole du conseil » comme il avait coutume de le dire. A l'âge de huit ans, il perdit sa mère et n'accepta jamais la nouvelle épouse de son père. Peu intéressé par l'école, décrit comme « indifférent » et « pas promis à un avenir dans les études » par ses professeurs, Brown quitta ces dernières et travailla à la tannerie de son père. Quand la guerre éclata en 1812, le jeune Brown s'engagea dans la milice d'Hudson. C'est durant cette période, comme il le dira plus tard, qu'il comprit « *ce que son père voulait dire par monstrueux esclavage* ». Il logea chez un

propriétaire d'un esclave du même âge que lui. En signe de punition, le jeune esclave Noir était systématiquement battu avec une pelle, sous les yeux de Brown. Choqué et outragé, ce dernier retourna chez lui « *plus abolitionniste que jamais* » et « *déterminé à mener une guerre éternelle contre l'esclavage* ».

En 1816, Brown commença à être intéressé à devenir ministre. Après une vaine tentative pour rentrer à l'école religieuse de Plainfield (Mass.), il est transféré à l'école de Litchfield (Connect.). Haut-lieu de l'abolitionnisme, ville natale d'Harriet Beecher Stowe, celle qui créa scandale avec son œuvre « la case de l'Oncle Tom », cette école avait tout pour plaire à John Brown. Une inflammation des yeux l'obligea cependant à retourner dans l'Ohio en 1817 et son rêve de devenir ministre prit fin. A vingt ans, guidé par ses propres sentiments et les conseils de son père, il épousa Dianthe Lusk, une remarquable et pieuse femme une année plus jeune que lui. Elle devait mourir douze ans plus tard, après lui avoir donné sept enfants. Sa deuxième femme, Mary Ann Day, allait bientôt lui en faire treize autres. Pour faire vivre sa très nombreuse famille, il travailla dans plusieurs Etats et fut successivement tanneur, surveillant, fermier, berger, marchand de coton et postier ! Mais ne trouvant pas de métier stable et assez lucratif, il

devint bientôt quasi incapable de nourrir sa famille et rembourser ses dettes.

Alors même que cette lutte pour survivre lui faisait mener une vie agitée et exténuante, la flamme qui avait naquit durant la guerre de 1812 ne s'était pas éteinte. Bien au contraire. Il était encore plus convaincu qu'il fallait combattre l'esclavage, et put débiter sa « guerre privée » quand, en 1854, des pro-esclavagistes « Border Ruffians » s'opposèrent aux abolitionnistes « Jayhawkers » à propos de l'extension de l'esclavage dans les territoires du Kansas et du Nebraska.

2. Le « Kansas Sanglant »

La loi Kansas-Nebraska de 1857 donnait le droit aux citoyens de choisir s'ils voulaient ou non accepter le système de l'esclavage. Des avocats des deux camps avaient accouru pour soutenir leurs causes respectives, et très vite ça avait dégénéré dans la guerre. Cinq des fils de Brown – Owen, Jason, Frederick, Salmon et John – avaient rejoint les rangs des « Jayhawkers ». Quand ils appelèrent leur père à l'aide, Brown, son autre fils Oliver et son beau-frère Henry Thompson rejoignirent le Kansas.. Ils y découvrirent des camps délabrés et des hommes exténués, mais l'abolitionniste prit bientôt les choses en main. Capitaine des « Liberty Guards », une compagnie de milice qu'il avait lui-même créée, il gagna rapidement la réputation d'un homme rude, courageux et impitoyable.

Durant les années suivantes, pendaisons, meurtres, incendies et confrontations devinrent choses courantes dans le Kansas, à tel point que ce dernier fut surnommé dès lors « Kansas Sanglant ». Lorsque des pro-esclavagistes du Mississippi pillèrent et incendièrent Lawrence en mai 1856, Brown fut scandalisé, contre les pillards mais aussi contre les habitants de Lawrence qui n'avaient pas su se battre.

Pendant ce temps, un autre scandale éclatait dans la capitale fédérale, au Capitole. En effet, le sénateur Charles Sumner, du Massachussets, avait fait un discours hargneux contre les Sudistes qui « *perpétrèrent un crime contre le Kansas* ». Il avait parlé d'un « *viol contre un territoire vierge de la part de malfaiteurs et d'assassins du Missouri, des mercenaires recrutés parmi les vomissures des ivrognes d'une civilisation agitée* » et s'était attaqué particulièrement au sénateur de Caroline du Sud, Andrew P. Butler, l'accusant d'avoir « *craché les glaires de sa rhétorique* ». A peine terminé, le discours de Sumner avait déclenché une tempête. Preston Brooks, cousin d'Andrew Butler et membre du Congrès, avait dès lors décidé de châtier le sénateur et, deux jours après le discours, avait pénétré dans la salle du Sénat presque vide et avait frappé Sumner de plus de trente coups avec le

pommeau de sa canne. Le sénateur s'était écroulé dans une mare de sang. Cet incident avait déchaîné la colère des Nordistes. Le Sud avait pour sa part fêté Brooks comme un héros. A l'annonce de l'agression, Brown devint « *fou, fou à lier* » selon ses proches.

Se proclamant lui-même « instrument des désirs de Dieu », il décida de « *de monter à ces chiens de Sudistes que le Nord a des droits* ». Il apprit en même temps l'assassinat de cinq anti-esclavagistes dans la région, et décida de les venger. Un abolitionniste du Maryland, que Brown força à l'accompagner, raconta en 1879 :

Quelques minutes après le crépuscule, nous prîmes la route. Nous rejoignîmes la demeure des Doyles... Le vieux Doyle ainsi que ses deux fils furent contraints de sortir de la maison et de marcher sur la route. John Brown fit arrêter le vieil homme, dégaina son revolver et lui logea une balle dans le front, pendant que ses deux fils s'approchèrent de ceux de Doyle avec leurs sabres.

Le premier fils Doyle fut immédiatement abattu, mais le second tenta de fuir jusqu'à ce qu'un coup de sabre le mit à terre, et à son tour il mourut... John Brown tira une balle dans le cadavre du vieux Doyle avant de repartir. La bande reprit la route, traversa Mosquito Creek et encercla la maison d'Allen Wilkinson. Le père Brown, trois de ses fils et son beau-frère enfoncèrent la porte et emmenèrent Wilkinson au-dehors, me laissant moi et quelques autres sur la route... Wilkinson fut frappé par le sabre de l'un des fils de Brown et s'écroula.

Nous traversâmes ensuite la Pottawatomie et arrivâmes devant la porte de Henry Sherman. A nouveau nous fûmes laissés sur la route, pendant que la bande de Brown capturait le fils de Sherman, William. Ce dernier tenta de fuir en traversant la Pottawatomie Creek mais les sabres des deux plus jeunes fils de Brown lui réservèrent le même sort qu'aux autres.

Je désire... dire que je n'approuve pas les meurtres de hommes, mais Brown affirmait que ça devait être fait pour la protection des Etats Libres ; que ça allait terrifier les pro-esclavagistes et ça épargnerait alors de nombreuses vies dans nos rangs... Cette nuit et ces meurtres sont fixés dans ma mémoire, et j'y ai repensé très souvent depuis.

Le massacre de Pottawatomie (24-25 mai 1856) coûta la vie à cinq personnes, qui n'avaient pourtant rien à voir avec les meurtres signalés dans la région. Le scandale obligea l'armée fédérale à intervenir, mais la seule action qu'elle mena fut l'arrestation de deux des fils de Brown, qui furent relâchés car ils n'avaient pas participé au massacre...

Fin août 1856 eut lieu un grand affrontement pour sauvegarder la petite bourgade d'Osawatomie. Des heures durant, Brown et ses trente hommes tentèrent des résister à deux cent

cinquante pro-esclavagistes du Missouri, mais ils furent repoussés et Osawatomie réduite en cendres. Brown se battit féroce­ment et perdit cinq hommes, dont son fils Frederick. Il gagna le surnom d'« Osawatomie » et répéta sa farouche opposition à l'esclavage : *« Je n'ai plus longtemps à vivre, et je vais mourir pour la cause à laquelle je crois. Il n'y aura pas de paix tant que l'esclavage existera. Je vais leur donner autre chose à faire que se battre pour étendre le système dans ces territoires. Je vais porter la guerre en Afrique. »* La guerre au Kansas se termina lorsqu'un vote des habitants rejeta la constitution que proposait les pro-esclavagistes, et les abolitionnistes prirent possession du Kansas et du Nebraska. Le Kansas ne fut pourtant reconnu libre qu'en 1861, lorsque la majorité des Etats du Sud avaient fait sécession, reconnaissance qui semble plutôt être un acte stratégique de la part du gouvernement...

3. Préparatifs

Mais cette victoire n'était qu'une partie du plan de Brown, dont le point culminant était l'attaque d'Harpers Ferry¹. Dès le début des années 1850, il en était venu à croire qu'il fallait lever une armée d'esclaves pour renverser les gouvernements esclavagistes. Il fallait toutefois du temps pour rassembler un grand nombre d'hommes, et pendant ce temps cacher ceux qui seraient déjà armés. Les montagnes lui paraissaient convenir comme cachette, car ses lectures de l'histoire militaire lui avaient apporté maints exemples de petites troupes retranchées dans des montagnes tenant en échec des troupes plus nombreuses. Dans son esprit, quelque part le long de l'Allegheny Mountain offrait cette position inexpugnable, qui devait devenir un dépôt d'arme et un sanctuaire pour les esclaves libérés.

Durant l'automne 1857, pendant son deuxième voyage au Kansas, Brown commença à recruter pour le raid en projet. Les premiers à le rejoindre furent trois vétérans des combats du Kansas : John E. Cook, Aaron D. Stevens et John H. Kagi. Chacun d'eux allait jouer un rôle important dans l'attaque d'Harpers Ferry,

Cook, un jeune homme de vingt-sept ans, membre d'une famille riche du Connecticut, avait étudié le droit à New York City avant d'aller se battre au Kansas en 1855. Selon un fils de Brown, *« il était le meilleur tireur de revolver que j'ai jamais vu... presque aussi doué que pour faire la cour aux femmes. Il adorait parler de lui-même »*.

Stevens, vingt-six ans, était, comme Cook, natif du Connecticut. Vétéran du Mexique, il avait

combattu les Navajos et les Apaches à l'ouest avant d'être condamné à mort pour avoir, ivre, tué un officier. S'étant évadé en janvier 1856, il avait rejoint les abolitionnistes au Kansas. Totalement dévoué à la cause anti-esclavagiste, il avait dit une fois à un shérif du Kansas : *« Nous sommes dans le droit chemin et nous résisterons à l'univers entier s'il le faut »*.

Kagi, un natif de l'Ohio de vingt-deux ans, avait suivi toute sa scolarité en Virginie avant que ses positions abolitionnistes ne le mettent en désaccord avec les autorités locales. Fuyant l'Etat, voyageant au Kansas en 1856, il avait travaillé comme avocat dans le Nebraska. C'est là qu'il avait servi comme correspondant occasionnel pour des journaux de l'Est et était surnommé par Brown comme étant « Notre Horace Greeley² ». Capturé par les troupes fédérales alors qu'il menait un raid avec Stevens, il avait passé quatre mois en prison avant d'être libéré. En janvier 1857, il avait été blessé par un juge pro-esclavagiste lors d'une dispute, et il souffrait encore de sa blessure lorsqu'il rejoignit Brown pour le raid. Très intelligent, il allait devenir le bras droit de Brown.

Quand ce dernier recruta ses lieutenants, il leur annonça qu'il voulait former une compagnie afin de mener un raid, sans indiquer le lieu. Après l'arrivée de sept autres volontaires, il ajouta que leur destination finale serait la Virginie. Très vite ils comprirent qu'il s'agissait d'Harpers Ferry. Ayant suivi sa scolarité dans la région, Kagi fournit à Brown les informations qu'il désirait obtenir. L'endroit était parfait. Outre le fait que la bourgade se trouvait près des montagnes, elle était à la frontière de la Virginie, à cinquante kilomètres seulement de l'Etat libre de la Pennsylvanie. Elle servait aussi d'armurerie pour l'armée des Etats-Unis, ce qui lui fournirait, Brown en était convaincu, tout le matériel pour lever son armée d'esclaves.

Mais pour l'heure il requérait une somme considérable d'argent pour recruter ses hommes et les armer pour le raid. Tout cet argent lui fut donné par des sympathisants du Nord, appelés les « Secret Six ». George L. Stearns, Gerret Smith, Frank R. Sanborn, T.W. Higginson, Samuel G. Howe et Theodore Parker, hommes d'affaire, philosophes et leaders religieux, rendirent possible le raid d'Harpers Ferry.

Lors d'un congrès à Chatham, Ontario (Canada), la bande et trente-quatre Noirs adoptèrent à l'unanimité une « constitution provisoire pour le peuple des Etats-Unis », document qui ferait justice dans le pays pendant que « l'armée provisoire des Etats-Unis » créerait un nouveau gouvernement, qui ne devrait pas suppléer l'actuel, mais travailler avec lui afin d'interdire l'esclavage sous toutes ses

¹ Il existe deux orthographes du nom : Harpers Ferry ou Harper's Ferry. Vu que la bourgade se nomme aujourd'hui selon la première, c'est celle-là que j'ai employée dans mon article

² Célèbre journaliste de Washington qui donna son nom à un journal tout aussi célèbre.

coutures. Brown fut élu commandant en chef de « l'armée » et la séance fut levée. Brown voyagea en Nouvelle-Angleterre et récolta les fonds pour le raid, pendant que Cook s'installait à Harpers Ferry en tant qu'espion. Les autres furent assignés à rentrer chez eux jusqu'à qu'on les en rappelle.

4. Kennedy Farm

Brown arriva près d'Harpers Ferry le 3 juillet 1859. L'impitoyable guerre, sa longue barbe et son âge – soixante ans - lui donnaient un air fatigué, et ses compagnons affirmèrent qu'« *il n'avait jamais paru autant vieux que durant les mois qui précédèrent le raid* ». Deux de ses fils – Owen et Oliver – l'accompagnaient, ainsi qu'un autre vétéran du Kansas Jeremiah G. Anderson. Petit-fils d'un marchand d'esclave, ce natif de l'Indiana avait rejoint le mouvement abolitionniste en 1857, déterminé à « *faire de ce pays un refuge de liberté et d'égalité* ».

Brown et ses trois compagnons prirent résidence dans une maison à Sandy Hook, un petit village à plus d'un kilomètre en aval du Potomac sur la rive du Maryland. Ils la baptisèrent « Isaac Smith & fils », afin d'assurer quelques curieux qu'ils n'étaient que de simples fermiers en quête d'un domaine à exploiter. Le jour suivant, Brown commença à chercher une cachette pour ses raiders le long de la rive du Potomac, côté Maryland. Des connaissances locales lui firent découvrir la ferme du docteur R. F. Kennedy, à environ huit kilomètres au nord d'Harpers Ferry. Une inspection minutieuse le convainquit que l'endroit, bien que petit, était admirablement bien placé géographiquement et meublé pour accueillir sa bande. La ferme était isolée des villages environnants, construite en bois et camouflée par de la végétation, situation idéale pour cacher ses hommes et du matériel loin des yeux de voisins curieux.

Il loua donc pour trente-cinq dollars ce qui consistait en deux bâtiments principaux, quelques autres secondaires et un champ. La bâtisse principale se trouvait à cent mètres de la route qui menait à Harpers Ferry, et servait de cuisine, de salle à manger, de dortoir, de parloir, de grenier et même de prison pour garder au chaud les imprudents qui s'aventureraient trop près du complexe agricole. Près de la ferme se trouvait une petite cabane qui allait devenir un entrepôt de vivres et d'armes, ainsi que la chambre à coucher de quelques raiders.

Craignant que les voisins deviennent soupçonneux à propos de « Isaac Smith & fils » et découvrent ses plans de révolution, Brown décida que des femmes apaiseraient les doutes et fit appel à son épouse et à sa fille Annie qui habitaient à North Elba (NY), pour qu'elles viennent vivre avec lui, ajoutant que « *ce serait comme contribuer au plus précieux service jamais rendu au monde* ».

Mary Brown était inapte à endurer le long voyage, mais Annie et la femme d'Oliver, Martha, rejoignirent la bande durant la mi-juillet. Leur présence, en plus d'apaiser les suspicieux, remonta le moral des hommes. Martha servit de cuisinière et de femme de ménage, pendant qu'Annie surveillait les alentours. « *Pendant que je lavais la vaisselle, avoua cette dernière plus tard, je me tenais près de la fenêtre observant si quelqu'un s'approchait de la maison. J'étais tout le temps sur mes gardes quand je transportais les victuailles jusqu'au porche, ou quand je nettoyait les chambres, et à chaque repas des hommes j'étais à mon poste sous le porche de la maison. Je passais mes soirées assise sous le porche à écouter et à observer.* »

Ayant établi sa base, Brown s'organisa afin de rassembler les armes pour ses raiders et la future armée d'esclaves. Le 10 juillet il écrivit à John Kagi à Chambersburg (Penn.), lui donna des nouvelles des raiders et des ordres quant au transport des armes – deux cents carabines à un coup Sharps, un nombre égal de revolvers ainsi qu'un millier de piques. Tout ce matériel avait été acheté en secret dans l'Ohio, amené jusqu'à Chambersburg dans des caisses de bois puis transporté en chariots jusqu'à la Kennedy Farm. Des provisions furent cachées dans de nombreux autres endroits entre Chambersburg et Harpers Ferry.

Les hommes de Brown commencèrent dès lors à arriver dans la ferme. Watson Brown rejoignit son père le 6 août. « *Grand et presque blond, athlétique et actif* », âgé de 24 ans, il amena avec lui deux de ses beau-frères, William et Dauphin Thompson. Ces derniers, respectivement âgés de vingt-six et vingt ans, n'avaient jusque là pas participé à des activités anti-esclavagistes, mais étaient fermement abolitionnistes. Si William avaient rejoint le Kansas 1856, sans pour autant se battre avec Brown, son frère Dauphin n'avaient par contre jamais quitté la maison familiale avant le raid. Tous les deux avaient voulu participer au raid car ils croyaient que la cause de Brown était juste.

Arrivèrent ensuite Aaron Stevens et Charles Plummer Tidd, un bûcheron du Maine de vingt-cinq ans. Tidd était un vétéran du Kansas, et, selon Annie Brown, « *il était très nerveux. Ses rages ne duraient toutefois pas très longtemps et il essayait de réparer les dommages le mieux qu'il pouvait. C'était un bon chanteur, et il aimait beaucoup sa famille.* »

Tidd et Stevens furent suivis par Albert Hazlett, un vétéran du Kansas natif de Pennsylvanie âgé de vingt-deux ans, un Canadien, Stewart Taylor ainsi que deux frères de l'Iowa, Edwin et Barclay Coppoc. Hazlett, qui avait travaillé dans l'agriculture avant le Kansas, était convaincu à l'extrême de la justesse de sa cause. « *Je suis destiné à mourir pour la liberté, disait-il, et si je pouvais vivre dix mille vies, je les consacrerai toutes à cette même cause.* » Taylor, avait « un

cœur qui battait au rythme de la cause anti-esclavagiste ». Tout comme Stevens, il était convaincu qu'il allait mourir à Harpers Ferry. Les Coppocs étaient au Kansas durant les combats, mais n'avaient pris part à aucun d'entre eux. Edwin, âgé de vingt-quatre ans, était de quatre ans plus jeune que son frère Barclay. Les deux avaient rejoint Brown en 1858, juste avant le congrès de Chatham.

William H. Leeman, vingt ans, arriva vers la fin du mois d'août. Il avait servi dans les « Liberty Guards » du capitaine Brown, et était très impulsif. Quelques jours avant le raid, il écrivit à sa mère qu'il allait « *faire la guerre à l'esclavage, le plus grand fléau qui n'ait jamais infecté l'Amérique. Nous sommes déterminés à frapper pour la liberté, inciter les esclaves à la rébellion et établir un gouvernement libre. Avec l'aide de Dieu nous y parviendrons.* ».

Après Leeman arrivèrent Dangerfield Newby, de loin le plus âgé des raiders à quarante-quatre ans¹, un Noir né esclave mais libéré par la suite, et Osborn P. Anderson, un Noir libre de trente-trois ans qui avait travaillé comme imprimeur avant de rejoindre Brown en 1858. Newby avait essayé de libérer sa femme et ses six enfants retenus en esclavage, en vain. Il s'était engagé aux côtés de Brown lorsqu'il avait reçu une lettre de sa femme :

Mon cher mari,

On dit que mon Maître est en quête d'argent. Si c'est le cas, je ne sais pas quand il pourrait me vendre, mes espoirs d'un futur meilleur en sont donc annihilés, et mon seul espoir d'échapper à tous ces problèmes repose sur toi. Si je pensais que je ne pourrais plus jamais te revoir cette terre n'aurait plus de charme à mes yeux. Viens cet automne avec de l'argent. Fais tout ce que tu peux pour moi, je n'ai aucun doute que tu le feras. Les enfants vont tous bien. Le bébé ne peut pas encore marcher. Tu dois me répondre bientôt et me dire quand tu penses que tu peux venir. Achète nous, si tu ne le fais pas, quelqu'un d'autre le fera.

Ton affectueuse épouse,

Harriet Newby

Sans argent, Newby voyait en Brown et le raid les seuls moyens de libérer sa famille.

« L'empereur » Shields Green, un esclave illettré de vingt-trois ans, échappé de Charleston (Carol. Du Sud), avait rejoint Brown à Chambersburg où était allé le vieil abolitionniste au milieu du mois d'août afin de rencontrer le fameux orateur noir Frederick Douglass. Brown et Douglass s'étaient rencontrés la première fois en 1847 et étaient devenus dès lors bons amis. Lorsque le leader noir avait appris les détails du raid, il refusa de participer, proclamant qu'une attaque

contre le gouvernement allait « *enrager le pays tout entier* » contre lui et tromper les gens quant aux buts des abolitionnistes. Il était de plus convaincu que Brown allait « *s'enfermer dans une parfaite souricière et que cette fois il n'allait pas en sortir vivant.* » Avant de partir, Douglass interrogea Green qui l'avait accompagné, et ce dernier répondit simplement « *Je crois que je vais suivre le vieil homme.* »

La vie dans la Kennedy Farm fut ennuyeuse. Brown voulait absolument conserver ses hommes à l'abri des regards. Ainsi, pendant toute la journée, enfermés dans deux petites bâtisses, les raiders avaient peu de choses pour s'occuper. Ils passèrent tout l'été à raconter des histoires, lire des magazines, parler de politique ou de religion et jouer aux échecs et aux cartes. Ils s'entraînaient régulièrement, apprenant les tactiques de la guérilla dans un manuel militaire spécial.

Chaque jour, après le petit déjeuner, Brown lisait un passage de la Bible et ils priaient. L'abolitionniste voyageait occasionnellement jusqu'à Harpers Ferry pour prendre le journal de Baltimore auquel il s'était abonné. Si un voisin arrivait par hasard durant le repas, les raiders prenaient toute la nourriture de la table, la vaisselle ainsi que la nappe et les cachaient dans le grenier.

Durant la nuit, les hommes pouvaient aller dehors prendre l'air et faire des exercices. Les orages étaient particulièrement appréciés car les hommes pouvaient faire ce qu'ils voulaient sans crainte du bruit. L'enfermement commença bientôt à échauffer les esprits. Par deux fois il y eut presque une révolte et l'abandon du raid. Le nerveux Tidd entra une fois dans un tel état de rage qu'il quitta la ferme et alla vivre avec Cook à Harpers Ferry durant trois jours. L'opposition était tellement grande que Brown renonça à sa fonction de commandant en chef, avant que ses hommes ne lui renouvelent leur confiance par un vote.

A la fin septembre, l'heure de l'attaque approchant, Annie et Martha furent renvoyées à North Elba. Brown et ses hommes s'occupèrent dès lors à nettoyer leurs armes, à aiguiser et placer les têtes des piques sur les longs bâtons prévus à cet effet. Les piques étaient l'idée de Brown lui-même, qui avait négocié avec un marchand du Connecticut pour la livraison de mille armes de la sorte. D'abord prévue à la défense du Kansas, leur envoi fut retardé en raison de la peine de Brown à les payer. En 1859, il s'arrangea et obtint les armes tant attendu. Sachant que la plupart des esclaves qu'il espérait voir rejoindre ses rangs n'avaient aucune idée dans l'emploi d'armes à feu, il avait décidé qu'il pourraient porter une pique. Un millier d'hommes armés de piques et conduits par les raiders de Brown plus expérimentés formeraient une formidable armée.

Mais, malgré tout le soin de Brown à garder ses activités secrètes, il était inévitable que

¹ John Brown, soixante ans, n'est pas considéré parmi les « raiders » car il était le commandant en chef, c'est pour cette raison que Newby est désigné le plus vieux

des informations filtrent, parce que trop de personnes connaissent les intentions de l'abolitionniste. A la fin août le Secrétaire de la Guerre John B. Floyd reçut une lettre anonyme qui rapportait « *l'existence d'une association secrète ayant pour objectif la libération des esclaves du Sud par une insurrection générale* ». Brown était nommé comme le chef et « *une armurerie au Maryland* » son objectif immédiat. Mais, parce que le dénonciateur plaça par erreur Harpers Ferry au Maryland, et parce que Floyd ne pouvait croire que des citoyens américains puissent commettre un pareil raid, la lettre termina à la corbeille avant que les événements futurs ne rappellent au Secrétaire la mise en garde.

Le mois d'octobre arriva. Brown espérait encore l'arrivée d'autres hommes, mais un grand nombre d'entre eux ne purent le rejoindre pour diverses raisons. Même deux de ses fils, Salmon et Jason, refusèrent de participer. Profondément déçu, Brown se rendit compte que plus il reporterait la date du raid, plus grandes seraient les chances que ses plans soient découverts. Enfin, le 15 octobre 1859, avec l'arrivée de Francis J. Meriam, vingt-deux ans, et deux Noirs de l'Ohio, John Copeland et Lewis S. Leary, tous deux âgés de vingt-cinq ans, les rangs de « l'armée provisoire des Etats-Unis » étaient complets. En tout ils étaient vingt-deux. Dix-neuf étaient âgés de moins de trente ans, neuf n'avaient pas vingt et un ans. Brown ne pouvait plus attendre. Il rassembla ses hommes et leur annonça que l'attaque aurait lieu le jour suivant, tout en leur rappelant l'inutilité de tuer :

Vous savez tous combien la vie est chère pour vous-mêmes... considérez que la vie des autres a autant de valeur que la vôtre en a pour vous ; ne prenez pas alors la vie de quelqu'un que vous pourriez épargner ; mais si c'est nécessaire de prendre la vie pour préserver la vôtre, alors faites-le rapidement.

6. Le raid

A l'automne 1859, Harpers Ferry était une petite et tranquille bourgade industrielle au confluent du Potomac et Shenandoah Rivers. Créé en 1773 par un Pennsylvanien du nom de Peter Stephens, conducteur de ferry qui faisait des trajets sur les deux fleuves, elle fut tout d'abord nommée « Peter's Hole » (trou de Peter) en raison des hautes montagnes qui l'entouraient. Son nom changea quand Robert Harper, un architecte de Philadelphie, développa un système de transport par ferry. L'expansion de la bourgade avait été lente jusqu'à ce que le gouvernement la choisisse comme une armurerie de l'armée des Etats-Unis. En effet, en 1794, en raison des relations tendues entre les Etats-Unis et l'Angleterre, le Congrès craignait que l'industrie nationale ne puisse subvenir aux besoins de l'armée en cas de guerre. Il avait voté donc la

création de nouvelles armureries, et parmi elles avait été citée Harpers Ferry. Le président Washington lui-même connaissait bien la bourgade pour avoir beaucoup voyagé durant sa jeunesse en Virginie. Le profusion d'eau et de bois apportait à l'armurerie une égale abondance d'énergie, les usines de métal étaient nombreuses et proches dans la région et la situation géographique tenait la bourgade loin des invasions étrangères. Tout cela promettait à Harpers Ferry un avenir florissant dans l'industrie de l'arme.

En 1859, quatre cents personnes travaillaient dans plus de vingt bâtiments répartis le long de la Potomac River, près de la voie de chemin de fer Baltimore-Ohio.

16 octobre 1859. Tôt le matin, John Brown tint les offices religieux, invoquant l'attaque dans une « *une profonde solennité* ». Puis les raiders transportèrent le reste des armes près de la bourgade, pour lever l'armée d'esclaves que Brown espérait rassembler.

A vingt heures, Brown se tourne vers ses hommes. « *Prenez vos armes, leur dit-il, nous nous rendons au Ferry* ». Le raid qui devait bouleverser l'histoire des Etats-Unis a commencé.

Les hommes, prêts depuis des heures, épaulent leurs carabines Sharps et, habillés de longs manteaux, attendent l'ordre de marche. Un chariot et un cheval sont amenés devant la porte de la ferme. Dans ce chariot les raiders placent quelques outils qui pourraient être nécessaires : un marteau de forgeron, un pied-de-biche ainsi que de nombreuses piques. Owen Brown, Barclay Coppoc et Francis Meriam sont laissés en arrière-garde. Coiffé de son vieux chapeau du Kansas, Brown monte dans le chariot. Ses hommes le suivent à pied. La petite colonne est précédée par Tidd et Cook, plus habitués à la route, qui servent d'éclaireurs. Alors qu'ils avancent vers la bourgade, ils coupent méticuleusement les fils télégraphiques de la rive du Maryland.

Pendant plus de deux heures, les hommes suivent le chariot, maintenant le silence comme Brown le leur a ordonné. A environ vingt-deux heures trente, ils atteignent le pont du chemin de fer Baltimore-Ohio. C'est un long pont couvert en bois qui surplombe le Potomac un peu plus haut d'où se dernier rencontre le fleuve Shenandoah. Kagi et Stevens entrent les premiers et tombent nez à nez avec la sentinelle William Williams qui les approche avec une lanterne. Sous le coup de la surprise, le soldat est rapidement fait prisonnier. Les raiders, à l'exception de Watson Brown, et Stewart Taylor resté sur la rive du Maryland pour garder le pont, unique échappatoire, s'entourent la taille de bande munitions et suivent le chariot sur le pont avec leur prisonnier. Traversant rapidement, le chariot et son escorte pénètre dans Harpers Ferry silencieuse.

Devant eux s'élève la Wager House, et à droite les premiers bâtiments de l'armurerie. Brown dirige le chariot vers cette dernière, mais une grille cadénassée lui barre le passage.

Daniel Whelan, la sentinelle de l'armurerie, est assis dans l'ancienne caserne des pompiers, un bâtiment de deux pièces qui depuis sert de poste de garde. Soudain il entend un chariot qui avance. Supposant qu'il s'agit de la sentinelle du pont Williams, il sort de son refuge. Alors qu'il s'approche de la barrière, la lumière de sa lanterne se reflète sur le métal de plusieurs carabines pointées sur lui.

« *Ouvrez la porte !* » crie quelqu'un. Sans réfléchir et sous le choc, Whelan refuse. Un des raiders sort alors le pied-de-biche et frappe la chaîne jusqu'à ce que le cadenas cède. La porte s'ouvre alors, et le chariot pénètre dans l'armurerie pendant que les raiders capturent Whelan. A ses deux prisonniers Brown leur dit :

« *Je viens du Kansas, et ceci est un Etat libre. Je veux libérer tous les Noirs de cet Etat ; J'ai maintenant en ma possession l'armurerie des Etats-Unis, et si les citoyens s'opposent à moi je devrais brûler la ville et faire couler le sang.* »

Ayant le contrôle de l'armurerie, Brown donne d'autres objectifs à ses hommes. Dangerfield Newby, Oliver Brown et William Thompson sont assignés à surveiller le pont au-dessus de la Shenandoah pendant qu'Albert Hazlett et Edwin Coppoc prennent position dans l'armurerie. Un autre groupe de raiders sous le commandement de Stevens descend la Shenandoah Street jusqu'à la fabrique de fusil sur l'île de Lower Hall. Une fois de plus la sentinelle est rapidement maîtrisée. En laissant Kagi et Copeland à la surveillance des fusils – Leary les y rejoindra plus tard – Stevens ramène ses prisonniers, le garde et quelques insomniaques capturés dans la rue, à l'armurerie.

A minuit, une autre sentinelle, Patrick Higgins, un résident de Sandy Hook, arrive sur la rive du Maryland près du pont pour relever Williams. Mais la nuit l'enveloppe rapidement et il ne voit plus grand chose malgré sa lanterne. Il appelle alors son compatriote, et pour toute réponse Taylor et Watson Brown se saisissent de lui. Alors qu'il est escorté sur le pont, Higgins se dégage soudain, frappe Watson Brown au visage et s'enfuit vers la ville. Taylor ouvre immédiatement le feu, réveillant ainsi la bourgade. La balle effleure le scalp de la sentinelle, mais cette dernière atteint la Wager House saine et sauve. Le premier coup de feu du raid a été tiré, et ce ne sera pas le dernier.

Au même moment, Stevens mène un groupe de raiders pour capturer le colonel Lewis W. Washington, l'arrière-petit-neveu du premier président. Le colonel, petit planteur prospère, vit à huit kilomètres à l'ouest d'Harpers Ferry. Dans sa collection personnelle, il détient un pistolet offert à George Washington par le Marquis de Lafayette et

une épée offerte par Frédéric le Grand, armes que Brown veut pour leurs valeurs symboliques : en effet, Washington avait eu ses armes en faisant la révolution contre la tyrannie, et Brown désire les avoir durant sa propre révolution.

Enfonçant la porte de Washington, Stevens, Tidd, Cook ainsi que deux Noirs, Leary et Green, réveillent le colonel et le pousse hors de son lit. Washington n'offre pas de résistance, donne calmement les armes désirées et s'habille. Les raiders, renforcés par les trois esclaves du colonel, montés sur le chariot personnel de ce dernier tiré par quatre chevaux, reviennent à Harpers Ferry avec leur prisonnier. En chemin la troupe s'arrête devant la maison d'un autre maître d'esclave, John Allstadt. Usant une barrière de chemin de fer, les raiders enfoncent la porte et obligent Allstadt et son fils de dix-huit ans à monter dans le chariot, pendant que les femmes terrorisées crient « *Au meurtre !* » depuis les fenêtres du premier étage. Les quatre esclaves du planteur sont ajoutés au groupe. Pendant que Stevens capturaient les otages, la tragédie commence à Harpers Ferry.

A une heure vingt-cinq, le train de Baltimore et Ohio allant à Baltimore arrive à Harpers Ferry. Il est stoppé par un employé de la Wager House qui s'empresse d'avertir le personnel des derniers événements. Le conducteur A. J. Phelps refuse d'autoriser le train à traverser le pont tant que tout n'est pas clair et envoie l'ingénieur William Mac Kay et le porteur de bagage Jacob Cromwell en éclaireur. Ces derniers se retrouvent devant les hommes de Brown qui décochent une salve. Les deux hommes fuient.

Hayward Shepherd, le porteur de bagage de la gare, entend les coups de feu et va voir ce qui se passe. Alors qu'il s'approche du pont un raider lui ordonne de stopper. Shepherd tourne alors les talons et court vers la gare. Un coup de feu claque, et il tombe gravement blessé. Il se traîne par lui-même jusqu'à la gare où il mourra le lendemain. La première victime de la guerre de Brown pour libérer les Noirs est, en fait, un Noir déjà libre...

Entre quatre et cinq heures du matin, la caravane transportant Washington et les Allstadts arrive à l'armurerie. Brown arme les esclaves de piques et leur enjoint de garder les otages, se comptant à présent à une demi-douzaine. « *Gardez ces Blancs à l'intérieur* » leur dit-il. Se tournant vers Washington, Brown lui explique qu'il le garde en otage parce que « *pour l'effet sur notre cause que provoque le fait que nous ayons votre nom parmi nos prisonniers* ». Jusqu'à ce que le jour approche, le nombre de prisonniers de Brown grossit par l'arrivée d'insouciantes travailleurs de l'armurerie qui sont capturés avant qu'ils n'aient pu même réaliser ce qui se passe. A la fin de la nuit, quarante otages sont parqués dans la caserne des pompiers.

A l'aube, John Cook, deux raiders et quelques Noirs armés de piques amènent le chariot sur la rive du Maryland afin d'amener le matériel plus près de la bourgade, pour lever l'armée d'esclaves qui doit les rejoindre dans le combat. Le reste de « l'armée » de Brown prend position pour le lendemain, le dernier jour d'un bon nombre d'entre eux.

Si les habitants d'Harpers Ferry n'ont pas réagi jusqu'à maintenant, c'est principalement parce qu'aucun d'entre eux n'a compris ce qui se trame vraiment. Aux premières lueurs, le docteur John Starry, un physicien local de trente-cinq ans, qui a passé toute la nuit aux côtés de l'agonisant Shepherd, commence à alarmer les habitants du danger. Il avertit l'intendant de l'armurerie, A. M. Kitzmiller puis envoie des messagers à Charles Town et Shepherdstown pour y réclamer de la milice.

Chez les habitants de la bourgade, les armes sont quasi inexistantes, à peine quelques fusils et revolvers, la majorité des armes se trouvant dans l'armurerie, alors occupée par les raiders. A Charles Town, une compagnie de milice, les Jefferson Guards et une autre compagnie marchent vers Harpers Ferry aussi vite qu'elles le peuvent.

Au lever du jour du 17, Brown autorise le train Baltimore-Ohio à poursuivre sa route. Le conducteur Phelps ne perd pas de temps pour sonner l'alarme. Ce n'est toutefois qu'à sept heures cinq, à cause de la destruction des lignes télégraphiques, qu'il peut avertir ses supérieurs depuis Monocacy (Maryl.).

« Ils disent, leur écrit-il, qu'ils sont venus libérer les esclaves et ont l'intention de le faire coûte que coûte. Le leader de ces hommes me fait dire que c'est le dernier train à passer, que ce soit de l'est ou de l'ouest. Si vous tentez de le forcer, il en attendra à la vie des hommes qu'il retient... Il m'a été suggéré que vous en informiez au plus vite le Secrétaire de la Guerre. Les lignes télégraphiques sont coupées à l'est et l'ouest d'Harpers Ferry, et c'est la première station que j'ai trouvée pour vous avertir. »

John W. Garrett, président de la ligne de chemin de fer, reçoit le message et l'envoie directement au Président Buchanan et au gouverneur de la Virginie, Henry A. Wise. Il avertit en même temps le major général George H. Stewart, commandant de la première division légère des volontaires du Maryland, ainsi que la milice de Frederick (Maryl.) qui est bientôt sous les armes.

A sept heures, les habitants d'Harpers Ferry ont découvert un entrepôt en dehors de l'armurerie avec des munitions et des fusils. Ils s'engagent alors dans le combat. Alexandre Kelly, armé d'un fusil, s'approche de l'angle entre la High et la Shenandoah Street, mais avant qu'il n'ait pu tirer, plusieurs balles le fauchent. Bien que blessé, il survivra. Peu après, Thomas Boerly, un homme

d'une grande corpulence, se positionne dans le même angle et ouvre le feu sur un groupe de raiders. Les balles qu'il reçoit en réponse le touche mortellement et il meurt bientôt. Quelques minutes après la mort de Boerly, Brown se rend compte qu'il n'a pas assez de vivre pour nourrir ses hommes et ses otages. Il échange alors Walter Kemp, un infirme capturé la veille, en échange de quarante-cinq petits déjeuners. Mais quand la nourriture arrive, peu en mangent. Plusieurs, dont Washington, Allstadt et Brown lui-même, craignent qu'elle soit droguée ou empoisonnée.

Pendant ce temps, Kagi, toujours positionné à la fabrique de fusils de l'île de Lower Hall, envoie des messages de plus en plus alarmants à Brown l'enjoignant de quitter Harpers Ferry quand ils le peuvent encore. Mais Brown ignore Kagi et poursuit ses opérations dans la caserne de pompiers, laissant aux historiens d'aujourd'hui une controverse qui ne cesse de faire rage. Jusqu'à midi le 17 octobre, malgré le feu des habitants, les raiders peuvent encore fuir. Après, la « souricière » que Douglass prédisait allait se refermer impitoyablement...

La milice de Charles Town, constituée de la compagnie régulière des Jefferson Guards ainsi qu'une compagnie de volontaires, est en route pour Harpers Ferry par les chemins de fer depuis dix heures. Son commandant, John T. Gibson, n'a pas attendu d'ordre de Richmond mais à rassemblé ses hommes aussi vite qu'il l'a pu.

Arrivant à Halltown, à mi-chemin entre Harpers Ferry et Charles Town, Gibson, supposant que les voies allaient être coupées plus en avant, fait descendre la milice du train. Les compagnies marchent jusqu'au carrefour d'Allstadt, à l'ouest d'Harpers Ferry. Là Gibson divise la milice en deux groupes : il envoie le capitaine vétéran du Mexique J. W. Rowan avec les Jefferson Guards pour capturer le pont Baltimore-Ohio, pendant que la compagnie de volontaires sous son propre commandement prendrait position dans la bourgade. Rowan et ses hommes traversent à gué le Potomac un kilomètre au Nord d'Harpers Ferry et surgissent sur la rive du Maryland, près du pont couvert, à midi. Ils repoussent avec quelques difficultés les deux sentinelles – Watson Brown et Stewart Taylor – renforcées par celles du pont sur la Shenandoah – Dangerfield Newby, Oliver Brown et William Thompson – qui traversent le pont en courant et se dispersent dans les rues de la bourgade afin de rejoindre l'armurerie. L'attaque des Jefferson Guards est violente, et Newby est tué. Il sera le premier des raiders à mourir. Dans sa poche on retrouvera la lettre de sa femme pour laquelle il a fait le sacrifice de sa vie. Harriet Newby sera vendue par la suite à un maître de Louisiane.

Au même moment, la deuxième colonne sous le capitaine Gibson entre à Harpers Ferry. Le capitaine envoie aussitôt deux détachements, l'un

pour sécuriser le Shenandoah Bridge et l'autre pour prendre position dans la Shenandoah Street et faire feu sur les bâtiments de l'armurerie.

L'attaque de la milice de Charles Town a isolé Brown de ses hommes encore au Maryland et de ceux défendant la fabrique de fusils sur l'île de Lower Hall. De plus, Brown avait encore envoyé deux hommes – Albert Hazlett et Osborn P. Anderson – afin de garder l'arsenal près de la Shenandoah Street, mais ces deux raiders passeront inaperçus pendant la journée, privant leur commandant en chef de leur présence. Réalisant la situation sans espoir dans laquelle il se trouve, Brown tente d'envoyer un drapeau blanc. Mais lorsque William Thompson et l'otage Rezin Cross émergent de la caserne des pompiers, les habitants ignorent le drapeau, capturent le raider et l'emprisonnent dans la Wager House.

Pas encore convaincu, Brown réessaie avec son fils Watson Brown, Aaron Stevens et l'intendant de l'armurerie Kitzmiller, pris en otage plus tôt dans la journée. Le trio marche dans la Shenandoah Street quand plusieurs coups de feu touchent les deux raiders. Stevens, gravement touché, reste agonisant dans la rue, entre la milice et ses compatriotes. Watson Brown quant à lui, mortellement blessé, parvient à se traîner jusqu'à la caserne des pompiers. Kitzmiller s'enfuit et rejoint la milice. Un des otages, Joseph Brua se porte volontaire pour venir en aide à Stevens, amène le blessé dans la Wager House pour le soigner, puis, curieusement, vient docilement reprendre sa place parmi les prisonniers de la caserne des pompiers.

Alors que Stevens et Watson Brown sont touchés, le raider William Leeman tente de s'enfuir. Quittant la caserne des pompiers, il court jusqu'au dernier bâtiment de l'armurerie, vire à droite et se jette dans l'eau glaciale du Potomac. Il se met alors à nager vers le Maryland, mais la milice et les habitants d'Harpers Ferry ont tôt fait de le repérer. Les balles sifflent autour de lui, et il en est bientôt réduit à devoir se réfugier sur une île, à mi-distance entre le Maryland et la bourgade. Un citoyen d'Harpers Ferry, G. A. Schoppert, vise le corps étendu sur la berge de l'île et presse la détente, déchargeant son revolver contre la tête du raider, qui est immédiatement tué. Pour le reste de la journée, le cadavre de Leeman servira de cible pour les entraînements de tir.

A quatorze heures une salve des raiders tue George W. Turner, un planteur très respecté de la région. La foule devient incontrôlable. Un peu plus tard, Fontaine Beckham, un ami d'Hayward Shepherd, agent du chemin de fer Baltimore-Ohio et maire d'Harpers Ferry, marche vers l'armurerie pour voir ce qu'il se passe. Malgré les mise en garde des habitants autour de lui, Beckham avance sans arme, inconscient du danger, et est rapidement repéré par les raiders. Posté près de la porte de la caserne des pompiers, Edwin Coppoc aperçoit le

maire et suppose qu'il va se mettre en position pour les canarder. Il le met en joue.

« *Ne tire pas pour l'amour de Dieu!* lui crie l'un des otages, *ils vont faire feu ici et tous nous tuer!* »

Edwin Coppoc ignore la remarque et appuie sur la détente de sa carabine Sharps. Beckham tombe, la balle lui ayant transpercé le cœur. Juste derrière Coppoc se trouve Oliver Brown, qui épaulé. Mais la foule enragée par la mort de leur maire lâche une salve. Oliver Brown s'écroule avant d'avoir pu tirer, avec « *une blessure mortelle qui l'oblige à pousser un horrible cri de douleur* ». Les deux fils Brown gisent à présent aux pieds de leur père.

La mort de Beckham provoque une rage inégalable du côté de la foule. Emmené par le neveu du maire, un citoyen de Charles Town nommé Harry Hunter, un groupes d'hommes déboule dans la Wager House, s'empare du raider William Thompson et le traîne jusqu'au pont du chemin de fer Baltimore-Ohio. « *Vous pouvez me tuer mais je serai vengé,* crie Thompson, *il y a quatre-vingts mille personnes qui ont juré de terminer cette mission.* » Ce sont ses derniers mots. La foule le crible de balles puis jette son cadavre par-dessus le pont. Le corps sans vie de William Thompson servira, lui aussi, de cible pour le reste de la journée.

Pendant que la situation dans la caserne des pompiers devient progressivement de pire en pire, le détachement de Brown à la garde de la fabrique de fusils commence à attaqué massivement par la milice. Sous le commandement de John Kagi, John Copeland et Lewis Leary se sont battus déjà tôt le matin pour tenir leur position. A quatorze heures trente, le docteur Starry forme une compagnie de citoyens de la bourgade et lance une attaque contre l'usine de fusils depuis Shenandoah Street. La position devient rapidement intenable. Les trois hommes abandonnent l'usine, passent en courant le chemin de fer Wichester-Potomac et se jettent dans la Shenandoah. Quelques habitants, postés sur l'autre rive, ouvrent immédiatement le feu. Sous ce déluge de balles, les raiders tentent de nager vers un roc au milieu du fleuve. Kagi, le meilleur lieutenant de Brown, est tué dans la tentative, et Leary mortellement blessé. Copeland parvient à se hisser sur le roc, pour n'y être que délogé et ramené par la foule en colère qui crie « *Lynchez-le! Lynchez-le!* ». Mais le docteur Starry intervient, et Copeland est amené en prison, sous bonne garde.

A quinze heures, une autre compagnie de milice de Martinsburg (Virg.), commandée par le capitaine E. G. Alburty et incluant la plupart des employés du chemin de fer Baltimore-Ohio, marche vers la caserne des pompiers depuis le nord de l'armurerie. Brown positionne ses hommes devant le bâtiment pour accueillir la nouvelle menace. Les

hommes d'Alburtis avancent en maintenant le feu, ce qui provoque la retraite des raiders dans la caserne des pompiers. Les miliciens parviennent même à libérer quelques prisonniers, mais après que huit des leurs soient blessés par le feu constant des raiders, ils font retraite. Alburtis se plaindra plus tard que s'il avait été appuyé par d'autres unités de milice, le raid de John Brown se serait terminé à cet instant.

Entre quinze et seize heures, deux autres unités de milice rejoignent Harpers Ferry, venant toutes deux de Shepherdstown. Au crépuscule trois autres arrivent de Frederick. Tard dans la soirée, une compagnie supplémentaire de Winchester et cinq autres de la première division légère des volontaires du Maryland prennent position dans la bourgade. Malgré leur nombre, aucune de ses compagnies ne tentera quoi que ce soit pour déloger les hommes de Brown, mais elles s'ajouteront par contre à la confusion et à l'hystérie qui règnent à Harpers Ferry.

Sur l'autre rive du Potomac, John Cook, Owen Brown, Barclay Coppoc, Francis Meriam, Charles Tidd et plusieurs Noirs ont transporté les armes qu'ils ont entreposées dans une école à mi-chemin entre la Kennedy Farm et Harpers Ferry. Alors que la fusillade grossissait durant la journée, ils en étaient venus à croire que quelque chose allait mal. Cook était allé observer la situation en escaladant la Maryland Heights, haute montagne qui domine la bourgade, et, depuis la branche d'un arbre, avait vu ses compatriotes « *complètement submergés* ». Se sentant impuissant, il avait décroché quelques coups de feu sur la milice, ce qui avait eu comme réponse une pluie de balles qui avait sectionné la branche. Blessé par la chute, il s'était résigné à rejoindre ses compatriotes près de l'école. Sachant que rien ne pouvait désormais aider les raiders emprisonnés dans la caserne des pompiers, ils avaient marché vers le nord.

A Harpers Ferry la résistance s'organise. Supposant que le raid est la première phase d'une insurrection générale, les accès à la bourgade sont gardés et toutes personnes suspectes qui s'en approchent est immédiatement enfermée à la prison de Charles Town.

A la tombée de la nuit, la fusillade commence à se terminer lentement. Brown, sachant la fuite impossible, tente des négociations verbales. Il veut libérer tous les otages à condition que ses hommes et lui puissent fuir Harpers Ferry sans être molestés. Mais le colonel Robert W. Taylor, alors commandant en chef des milices de Virginie, refuse, et clame qu'il veut bien transmettre la proposition de Brown au gouvernement si ce dernier libère les otages. Pas dupe, l'abolitionniste refuse. Commence alors une longue nuit pénible.

Depuis la veille aucun des raiders n'a mangé ni bu, et l'air dans la caserne est emplis de fumée et de l'odeur de la poudre. Le contingent

d'esclaves que Brown a espéré rassembler n'est pas venu. La plupart des Noirs de la région ne sont même pas au courant qu'il y a un raid à Harpers Ferry. Les quelques esclaves qu'il a libéré chez Washington et Allstadt ne lui sont pas d'une grande utilité. Ils préfèrent rester à la garde des otages plutôt que de se battre, et il est probable qu'ils n'auraient pas suivis les raiders si ces derniers n'étaient pas entrés dans les plantations armées.

Dans la caserne, Brown appelle souvent ces hommes :

« *Messieurs, êtes-vous réveillé ?* »

Seulement cinq hommes peuvent encore répondre et tenir un fusil : Brown lui-même, Edwin Coppoc, Jeremiah G. Anderson, Dauphin Thompson et Shields Green. Le Canadien Stewart Taylor gît mort sur le sol, son pressentiment s'étant avéré exact. Il avait été tué d'une balle dans le front au même emplacement qu'Oliver Brown un peu plus tôt. Ce dernier est à terre, les mains contre sa blessure, gémissant de douleur. « *Si tu dois mourir, lui dit son père, meurs comme un homme.* » A côté, Watson Brown a la respiration frénétique, signe avant-coureur qu'il ne passera pas la nuit... L'attaque, qui a commencé voilà vingt-quatre heures, en est à sa fin.

L'obscurité et le silence qui enveloppent la caserne des pompiers contrastent avec la confusion et le bruit dehors. Des centaines de miliciens et d'habitants envahissent les rues en criant et en s'agitant. Aucun responsable n'a le contrôle des compagnies, et l'anxiété des proches de otages retenus par Brown en rajoute à l'hystérie. Un dicton dit que le malheur des uns fait le bonheur des autres. En effet, la plupart des hommes envahissent les bars de la ville, et les tenants de la Wager House se souviendront de la nuit du 17 octobre 1859 comme étant la plus lucrative de l'histoire de leur établissement. Les hommes ivres tirent quelques coups de feu en l'air ou sur la caserne, c'est la désorganisation totale.

Dans cette confusion, Albert Hazlett et Osborn P. Anderson sortent de l'arsenal, se mêlent à la foule, traversent le Potomac jusqu'au Maryland sur une embarcation volée et fuient au nord.

Parmi la milice désorganisée et ivre marchent calmement quatre-vingts dix Marines de l'Armée de Etats-Unis, menés par le colonel de cinquante-deux ans Robert E. Lee. Ce dernier était dans sa maison d'Arlington (Virgin.) cet après-midi du 17 quand le lieutenant J.E.B. Stuart lui avait amené un rapport selon lequel il devait aller de toute urgence au département de la Guerre. Là le Président Buchanan et le Secrétaire de la Guerre Floyd lui avaient appris ce qui s'était passé à Harpers Ferry et lui avait ordonné de conduire les seules troupes disponibles, un détachement de Marines de la Washington Navy, pour y remettre de l'ordre. Excité par les nouvelles, Stuart avait demandé la permission de suivre Lee, ce qui lui

avait été accordé. Les deux hommes avaient quitté la capitale avec tant de précipitation que Lee n'avait même pas eu le temps de revêtir son uniforme. Les Marines, sous le commandement du lieutenant Israel Green, avait quitté Washington avant Lee et Stuart, en fin d'après-midi. Les deux officiers les avaient rejoint à vingt-deux heures trente environ, et les avaient conduit à Harpers Ferry.

A son arrivée à vingt-trois heures, Lee doit par ordre présidentiel prendre le commandement de toutes les forces armées présentes dans la bourgade, un ordre dont il se serait volontiers passé. Il réorganise la milice et fait encercler l'armurerie. Lee voudrait lancer immédiatement l'attaque, mais il s'y refuse bientôt, « *de crainte de sacrifier les vies de quelques gentleman retenus... comme prisonniers...* »

A deux heures trente du matin, Lee écrit une demande de reddition et demande à Stuart d'en faire part à Brown. Il espère que le commandant en chef se rendra en sachant que l'armée des Etats-Unis le protégera, mais est certain en fait qu'il faudra le capturer par la force et organise un plan dans ce sens. Il offre à la milice l'honneur de lancer l'attaque, prétextant qu'il s'agit d'un raid contre l'Etat de Virginie et non contre le gouvernement. La milice refuse. Lee essaie alors auprès du général Stewart commandant de première division légère des volontaires du Maryland. « *Mes hommes ont des femmes et des enfants, lui répond ce dernier, je ne veux pas leur faire risquer leurs vie. Vous êtes payés pour cela.* » Lee demande alors au lieutenant Green s'il accepte « *l'honneur de faire sortir ces gens.* » Green enlève son képi en signe de remerciement et choisit un peloton de douze hommes pour attaquer la caserne. Il leur ordonne de mettre les baïonnettes et de ne tirer sous aucun prétexte, car ça pourrait blesser les otages.

A sept heures du matin il y a assez de lumière pour mener l'opération. Le plan de Lee a été respecté : la milice s'est déployée autour de l'armurerie pour éviter que la foule ne s'approche de trop près ou qu'un coup de feu tiré par quelqu'un ivre ne vienne à blesser un Marine. Les soldats des Etats-Unis se sont quant à eux positionnés pour couvrir leurs camarades qui vont mener l'assaut. Alors le lieutenant Stuart s'approche de la porte avec la demande de reddition. Brown entrouvre la porte et se place devant Stuart, pour que le lieutenant ne puisse voir la situation à l'intérieur de la caserne. Le témoignage suivant a été rapporté par le major John Esten Cooke :

Stuart commence à dire :

- *Vous êtes Osawatomie Brown, du Kansas ?*
- *C'est comme cela qu'on m'appelle parfois, répond Brown.*
- *Je me rappelle vous avoir rencontré au Kansas, continue Stuart. C'est une bien mauvaise affaire dans laquelle vous êtes*

impliquée. Les troupes des Etats-Unis sont arrivées, et j'ai été envoyé pour demander votre reddition.

- *Selon quels termes ? demande Brown.*
- *Les termes, répond Stuart, sont que vous devez vous rendre à l'officier commandant des troupes, qui vous protégera vous et vos hommes de la foule, et qui vous garantit un jugement équitable par les autorités civiles.*
- *Je ne peux me rendre avec ces termes, réplique Brown, vous devez m'autoriser à quitter cet endroit avec mes hommes et mes prisonniers pour le Maryland. Là je libérerai les prisonniers, et là vous pourrez me poursuivre...*
- *Je n'ai pas autorité pour accepter un tel arrangement, répond Stuart, mes ordres sont de vous demander la reddition selon les termes que je vous ai dictés.*
- *Bien, rétorque Brown, je vois que nous ne pouvons être d'accord. Vous avez le nombre, mais vous savez que nous autres ne craignons pas la mort. De toutes façons, je mourrai par une balle comme par la potence.*
- *Est-ce votre réponse finale ? demande Stuart.*
- *Oui.*

Ce qui clôt le dialogue. Stuart se tourne vers le colonel Lee et agite son chapeau au-dessus de sa tête.

C'est le signal d'attaque préalablement convenu. Lee abat sa main, les Marines s'élancent. Le raid de Brown est à son chapitre final. Selon le lieutenant Israel Green :

Ceux qui se trouvaient à l'intérieur tirent là ou ils entendent des coups contre la porte. Les marteaux ne sont pas efficaces, car dedans les insurgés ont plaqués contre la porte tout ce qu'ils ont pu trouver, cordes, tonneaux, et bientôt j'ordonne à mes hommes d'arrêter. Juste à ce moment mes yeux s'arrêtent sur une lourde échelle, gisant à quelques mètres de la caserne, et j'ordonne à mes hommes de la prendre et de l'utiliser comme un bélier. Les hommes la prennent et lancent un tumultueux assaut contre la porte. Le second choque l'enfonce. L'entrée est un trou béant dans la porte de droite, les restes ayant été éparpillés dans la caserne. Instantanément je quitte ma position et je passe par le trou pour entrer dans la caserne. A ce moment je n'y ai pas pensé, mais après réflexion je pourrais dire que Brown avait juste déchargé sa carabine sur le trou et donc j'entre sain et sauf. Je me relève sur mes pieds, je cours et passe rapidement à l'arrière de la caserne. La première personne que je vois est le colonel Lewis Washington, qui est debout à côté d'une charrette. A ses pieds, quelques mètres sur la gauche, je vois un homme avec une carabine dans

les mains, juste en train de remonter le chien pour recharger.

« Hello Green » me dit le colonel Washington et il me tend la main. Je la lui serre avec ma main gauche, ayant mon sabre dans la droite, et il me dit en pointant son doigt sur la silhouette à ses pieds :

« C'est Osawatomie ! »

Brown tourne sa tête alors pour voir à qui le colonel a parlé. Avant que je n'ai pu réfléchir, mes réflexes prennent le dessus et, supposant qu'il va faire feu, je le frappe de mon sabre. Il reçoit une profonde blessure dans le bas de la nuque, reste quelques secondes immobile, puis s'écroule sur le côté. Il a dans sa main la carabine de cavalerie Sharps. Je pense qu'il avait juste tiré quand je rejoignais le colonel Washington, parce que le soldat qui me suivait avait été touché à l'abdomen, blessure dont il mourra quelques minutes après. La caserne est remplie de fumée, et c'est avec difficulté que l'on peut voir quelqu'un à l'intérieur. Trois ou quatre hommes derrière moi se lancent à l'assaut comme des tigres. Ils terrassent un insurgé qui tente de se cacher et enfoncent leur baïonnette dans un autre au fond du bâtiment. Tous deux meurent instantanément. J'ordonne alors à mes hommes de cesser de faire couler le sang.

Deux raiders sont morts : Jeremiah Anderson alors qu'il tentait de se cacher et Dauphin Thompson à l'arrière de la caserne. Edwin Coppoc et Shields Green se rendent. On déplore du côté des Marines deux victimes : le soldat Luke Quinn est mort, et son camarade Mathew Ruppert a été blessé. L'assaut n'a pas duré trois minutes.

Brown et les prisonniers sont traînés dehors, ce qui les met sous le regard de la foule enragée. Bientôt les Marines ont de la peine à retenir la foule, et Lee accepte de l'amener les raiders dans un bâtiment à côté, de peur qu'ils soient tués par la foule et qu'on en puisse retirer aucune information. Un membre du Congrès, Alexander Boteler, obtient l'accord de Lee pour parler à Brown :

- Capitaine Brown, êtes-vous blessé autre part qu'à votre tête ?
- Oui sur le côté, répond-il en indiquant l'endroit de sa main.

Puis il me demande qui je suis. Je lui réponds.

- Oh, je vois, le Congrès... dit-il.

Je lui pose alors la question qui me brûle les lèvres :

- Capitaine, qu'est-ce qui vous a amené ici ?
- La libération de vos esclaves, est la réponse.
- Comment aviez-vous l'intention de le faire avec le peu d'hommes que vous avez conduit ici ?
- J'espérais de l'aide, dit-il.

- D'où et comment l'espérez-vous capitaine ?
- D'ici et d'ailleurs, répond-il.
- Espérez-vous ici de l'aide de Blancs comme de Noirs ?
- Oui.
- Je suppose donc que vous êtes très déçu ?
- Oui, dit-il avec de la tristesse dans la voix, je le suis.

7. Le procès

Quelques minutes après midi, Brown et Stevens, ce dernier souffrant toujours de sa blessure qu'il avait eue le 17, furent amenés au bureau du caissier de la bourgade et interrogé par un groupe composé du gouverneur de Virginie Henry L. Wise, du sénateur James M. Mason, et le membre du congrès originaire de l'Ohio Clement L. Vallandigham pendant plus de trois heures. Brown gisait à terre, ses habits toujours en sang. Lui et ses derniers hommes n'avaient encore rien mangé depuis deux jours. S'il accepta de dire qu'il était venu libérer les esclaves – ce que tout le monde savait – il refusa de divulguer ce qu'on voulait absolument savoir, le nom des ses contacts au Nord qui l'avaient supporté, les « Secret Six ». A la fin de l'éprouvant interrogatoire il lança une mise en garde prophétique :

« Cette question – je veux parler de la question noire – n'est pas encore réglée. »

Durant le jour qui suivit leur capture, lui et ses raiders survivants – John Copeland, Shields Green, Aaron Stevens et Edwin Coppoc – furent emmenés sous bonne garde jusqu'à Charles Town et enfermés dans la prison du comté. Les portes de leurs cellules furent renforcées, et on leur annonça bientôt qu'ils seraient jugés rapidement. Le grand jury, présidé par le juge Richard Parker, était alors déjà en session.

Les cinq raiders furent amenés à la barre le 25 octobre, une semaine seulement après leur capture. Le jour suivant on leur annonça les charges retenues contre eux : incitation à la rébellion d'esclaves, trahison contre l'Etat de Virginie et meurtre. Tous plaidèrent « non coupable » et demandèrent un jugement séparé. La Cour y consentit, et décida sans surprise d'interroger d'abord le commandant en chef, John Brown. Deux avocats, Lawson Botts, trente-six ans, qui avait aidé à la capture de Brown, et Thomas C. Green, le maire de Charles Town de trente-neuf ans, furent désignés pour représenter la défense de Brown. Charles Harding, avocat du comté de Jefferson, et Andrew Hunter, avocat vétérinaire de Charles Town, servirent d'avocat de l'accusation pour l'Etat de Virginie. Le procès commença le 27 octobre.

Souffrant toujours de ses blessures, Brown fut transporté dans le tribunal en civière et resta couché devant le tribunal durant le jugement. La

première « offensive » de la défense de Brown stupéfia toute l'audience, y compris le raider lui-même. Botts lut un télégramme daté du 26 octobre et écrit par A. H. Lewis d'Akron, Ohio :

John Brown, leader de l'insurrection d'Harpers Ferry, et plusieurs membres de sa famille, résident dans ce comté depuis plusieurs années. La folie est héréditaire dans cette famille. Sa tante en est morte, et une de ses cousines en est toujours atteinte. Deux autres de ses cousins sont officiellement aussi malades, et un autre de ses oncles est fou et est gardé dans un asile. Ces informations ont été recueillies par des témoins locaux qui sont prêts à monter à la barre sur demande. »

Après la réception de ce télégramme, Botts en avait parlé à Brown en prison, et le vieil abolitionniste avait confirmé l'existence d'un syndrome de folie dans sa famille, en ajoutant qu'il ne s'agissait que du côté de son père, que sa femme en avait ressenti les symptômes, de même que ses fils Frederick et John Jr. La défense espérait sauver la vie de Brown en le faisant passer pour fou, mais ils n'en informèrent même pas le concerné qu'ils allaient transmettre le document au jury. Alors que Botts finissait de lire le télégramme, Brown, médusé, se leva de sa civière :

Je veux ajouter, si la cour me le permet, que je ne veux pas supporter ce misérable artifice et prétexte de ceux qui veulent changer le regard des autres sur moi et mon action. (...) Je suis tout à fait sain d'esprit, et je rejète, aussi loin que j'en suis capable, toutes tentatives pour rabaisser ma plaidoirie. »

Il venait en fait de faire sa première plaidoirie, qui d'ailleurs impressionna l'audience, et le juge Parker, fautes de preuves, retira le prétexte de la folie du dossier. Mais il ne fait aucun doute que cette thèse d'un Brown fou, confirmée par ces nombreux et troublants rapports, avait d'égal de poids dans la défense que dans l'accusation... Est-ce la raison qui a poussé Botts à divulguer la lettre sans en faire part à son client ? Il n'était pas rare en effet qu'en justice on plaide la folie pour éviter la peine capitale, mais dans le cas de Brown, le condamner pour fou revenait à ridiculiser son action.

On a pu bien sûr accuser l'Etat de Virginie d'un procès bâclé (la raison était, dit-on, que l'on ne voulait pas que Brown se suicide ou qu'il soit lynché), quand on sait qu'il dura... trois jours et demi...

Quoiqu'il en soit le procès du moment continua, et le juge Parker rejeta la demande de Brown qui voulait retarder le jugement pour faire appel à quelques amis avocats au Nord, plus capables de le défendre que Botts et Green. Un jeune avocat de vingt et un an fut pourtant envoyé par des relations du Nord, et accepté par le juge. George Hoyt rejoignit les deux avocats de la défense, mais en réalité sa mission était d'apporter

des informations aux sympathisants qui voulaient tenter de délivrer Brown. Cependant, la rapidité inégalable du procès ne leur donna pas le temps d'échafauder des plans d'évasion.

Bientôt Brown devint de plus en plus irrité par Botts et Green qui, à son plus grand soulagement, l'abandonnèrent. Le jeune Hoyt se retrouva seul devant une accusation très bien organisée. Il fut bientôt épaulé par Samuel Chilton, de Washington D.C. et Hiram Griswold, de Cleveland, Ohio, d'autres avocats persuadés par les amis nordistes de Brown de défendre l'accusé.

La parade des témoins commença. L'attaque de Harpers Ferry et les objectifs de rébellion de Brown furent méticuleusement rapportés, mais ce furent surtout la mort des citoyens d'Harpers Ferry – Hayward Shepherd, Thomas Boerly, Fontaine Beckham et George W. Turner - qui fit grande impression sur le public et le jury. La tentative des avocats de Brown pour faire passer ce dernier, étant « commandant en chef », sous une court martiale militaire, échoua. Brown était, aux yeux de la justice de Virginie, un terroriste. Les autres arguments de la défense firent choux blanc. Le 31 octobre, à treize heures quarante-cinq, le cas fut présenté une dernière fois au jury avant que celui-ci ne tranche. Les dernières plaidoiries avaient convaincu les avocats de Brown de la situation sans espoir dans laquelle l'accusé se trouvait.

Après une délibération de quarante-cinq minutes, le verdict tomba : coupable des trois chefs d'accusation retenus contre lui, trahison, incitation à la rébellion et meurtre. Un journaliste raconta la réaction de l'audience à ce moment capital :

« Pas un seul son ne fut entendu par la foule nombreuse pendant la lecture du verdict. Pas un seul cri de triomphe ni de congratulations ne sortit des bouches de ceux, qui, juste quelques instants auparavant, en dehors du tribunal, se joignaient pour espérer la sentence la plus lourde. Le vieux Brown ne dit même pas un mot, mais resta impassible. Il rejoignit sa civière, en rajusta le coussin et s'étendit sur elle. »

La sentence fut officielle le 2 novembre : John Brown serait pendu le vendredi 2 décembre 1859.

Que dire de la sentence et du procès ? Certes le verdict était déjà tombé quand le lieutenant Green et ses hommes avaient capturé les raiders dans la caserne, mais de toutes façons le juge Parker n'aurait pu alléger la peine de Brown. Des citoyens des Etats-Unis avaient été tués en se défendant contre cette insurrection, et d'autre retenus en otage. Ce raid avait semé l'effroi et la colère chez les Sudistes, et tous se sentaient humiliés. Ils attendaient en effet, comme le disait le responsable de l'accusation pour l'Etat de Virginie, Andrew Hunter, de « voir Brown arrêté, jugé,

reconnu coupable, déclaré comme tel et pendu, tout cela en moins de dix jours... »

Les autres raiders furent jugés comme convenu séparément, reconnus aussi coupables et condamnés à la peine capitale. Albert Hazlett et John Cook furent capturés peu après en Pennsylvanie, jugés à Charles Town et pendus le 16 décembre, en même temps que John Copeland et Shields Green. Le 15 décembre, Edwin Coppoc et Aaron D. Stevens tentèrent de s'évader de leur prison de Charles Town mais furent repris et exécutés le lendemain avec leurs camarades. Des dix-neuf raiders qui étaient entrés à Harpers Ferry le 16 octobre, seuls Osborn P. Anderson (qui écrira un livre sur le raid plus tard), et Charles Plummer Tidd survécurent. Et sur vingt-deux raiders au total, seuls quatre ne furent pas tués ni condamnés par l'Etat de Virginie.

Par ailleurs, ce qui intéressait le plus l'autorité fédérale – et surtout le peuple du Sud –, c'était de connaître le nom des partisans de Brown, les « Secret Six ». A l'annonce par le Sénat de la création d'une commission d'enquête, plusieurs d'entre eux fuirent au Canada. D'autres cependant restèrent aux Etats-Unis, et comparurent à Washington. Selon leur témoignage, « *les questions de la commission étaient si mal formulées qu'ils purent, sans mentir littéralement* » nier avoir été préalablement informé des intentions de Brown. A cela s'ajoutait qu'en cette période trouble de 1860, personne dans la capitale ne souhaitait mettre à découvert un complot nordiste, et que ceux même qui voulaient un jugement craignaient que ce dernier permette aux abolitionnistes de transmettre leurs idées au peuple.

Dans les jours qui suivirent la sentence de mort de Brown, le gouverneur de Virginie Wise et le président des Etats-Unis lui-même reçurent de nombreuses lettres qui réclamaient la clémence pour le condamné, dont la plus célèbre fut de la main du non moins célèbre poète Victor Hugo. Mais rien ne se passa jusqu'au 2 décembre. Brown était un terroriste, et la politique des Etats-Unis à l'encontre des terroristes n'autorise aucune clémence.

8. L'exécution

Durant l'après-midi qui précéda son exécution, Brown reçut la visite de sa dévouée deuxième femme, Mary. Ils passèrent de nombreuses heures à parler ensemble, puis Madame Brown alla à Harpers Ferry pour attendre de recevoir le corps de son mari. Son cruel devoir était de ramener le cercueil de son mari dans sa dernière demeure à North Elba.

2 décembre 1859. Aucun membre de la famille ni connaissance, ni même un civil quelconque ne fut autorisé à assister à la pendaison.

A onze heures, John Brown descendit les escaliers de la prison de Charles Town.

La tradition dit qu'il stoppa quelques instants pour embrasser un bébé que lui tendait une Noire (l'instant fut peint dans le célèbre et superbe tableau de Thomas Hovenden), mais les historiens ont depuis longtemps rangé cette histoire – inspirée d'un poème de John Greenleaf Whittier paru dans le *New York Tribune* - dans le tiroir des légendes.

Brown monta ensuite à l'arrière d'une charrette et s'assit sur son propre cercueil. La procession, flanquée par des files de soldats, sortit de Charles Town et se dirigea vers la potence. Autour de l'échafaud se tenaient plus de mille cinq cents soldats, dont parmi eux une compagnie de l'insitut militaire de Virginie, commandée par un professeur nommé Thomas Jonathan Jackson, qui sera deux ans plus tard connu sous le nom de « Stonewall » Jackson. Dans une compagnie de Richmond se trouvait aussi John Wilkes Booth, tristement célèbre assassin du président Lincoln. Brown arriva près de la potence. Selon David Hunter Strother, dessinateur :

Il portait les mêmes habits qu'il avait eu pour le raid d'Harpers Ferry et durant le procès, et il portait un chapeau. Il descendit de la charrette avec une surprenante agilité et marcha lentement jusqu'à l'échafaud, ralentissant quelques mètres devant nous pour nous souhaiter une bonne journée. Il monta toujours avec lenteur les marches, puis enleva son chapeau pour offrir sa nuque au nœud coulant que lui ajusta le bourreau monsieur Avis. On lui plaça une cagoule noire sur la tête, et il dit avec calme : « Messieurs vous allez devoir me guider jusqu'à la plate-forme ». Le vent souleva soudain la cagoule, et le shérif demanda de l'aide à l'un de ses assistants. Ce fut inutile, car Brown réajusta lui-même la cagoule. Le shérif lui demanda s'il voulait qu'il déchire un mouchoir pour l'avertir lorsque la corde serait coupée.

« Je n'en ai pas besoin, répondit Brown ; je ne veux pas que vous me fassiez attendre inutilement. »

Ce furent ses dernières paroles, dites sans émotion. Il resta cinq minutes dans cette position, pendant que les troupes de sa garde se rendaient dans la position qu'on leur avait assignée. Je restai à le regarder, essayant de détecter une marque de peur, mais je ne vis rien. Brown resta debout sans bouger sur la trappe.

Aucun son ne vint troubler le silence qui planait sur cet endroit. Seul une voix le brisa : « Shérif, nous sommes prêts ». Un de ceux qui se tenait à mes côtés me chuchota avec un grand sourire : « Il tremble, ses genoux claquent. » « Vous vous trompez, lui répondis-je, le tremblement provient du vent qui fouette l'installation en bois. »

A onze heures et demi, le shérif coupa la corde, et la trappe s'ouvrit. Le corps de Brown resta à tourner dans le vide, toujours dans un silence d'enterrement. Seule la voix d'un colonel de la milice résonna : « Et ainsi meurent les ennemis de l'Union ! »

9. Le mythe et la controverse

L'affaire John Brown était, ce 2 décembre, loin d'être terminée, et les échos qui entourent ce personnage nous sont parvenus depuis cent quarante-trois ans.

Le combat de l'abolitionniste eut des effets incroyables parmi la population. « *Je n'ai jamais rien vu de pareil* » écrivit Charles Eliot Norton depuis Harvard le 2 décembre. Dans l'éditorial du même jour, le rédacteur en chef du *Republican* nota que « *jamais la mort d'un homme n'avait fait à ce point sensation en Amérique. Un sentiment d'indignation profonde et désolée semble s'être emparé des masses.* » Le jour de l'exécution eurent lieu dans plusieurs communautés du Nord des manifestations extraordinaires : les cloches sonnèrent le glas, des canons tirèrent des salves toutes les minutes, des ministres du Culte prêchèrent des sermons de commémoration et des milliers de personnes s'inclinèrent pour un ultime hommage au « *martyr de la liberté* ». Ralph Waldo Emerson prédit que le vieux guerrier allait rendre « *la potence aussi glorieuse que la croix* », pendant que Theodore Parker, ému, déclarait que Brown était « *non seulement un martyr (...) mais aussi un SAINT* ». Le mythe John Brown était né.

Le vieil abolitionniste était parfaitement conscient de sa quasi-canonisation, et il écrivit à son frère qu'il vaudrait « *plus pendu que dans tout autre état.* » A sa femme il ajouta qu'il voulait « *exploiter cette défaite au maximum* ». Grâce à une éloquence incomparable (voir encadré), il eut tôt fait de rassembler des sympathisants dans tous les Etats du Nord. Sa force d'âme et sa dignité pendant son procès et après, durant l'exécution, en firent bientôt le martyr d'une noble cause.

Au Nord, on organisa pourtant des réunions anti-Brown pour montrer aux Sudistes que l'abolitionniste n'avait reçu l'appui que d'une minorité des gens. « *Même si comme nous Brown pensait que l'esclavage est mauvais, dira Lincoln, cela ne saurait excuser la violence, l'effusion de sang et la trahison.* » Mais les allusions au « *juste combat contre l'esclavage* » n'échappèrent pas aux journalistes du Sud qui accusèrent immédiatement les hommes politiques de Washington d'hypocrisie.

Au Sud, on accusa le Nord de trahison et le procès de Brown prit bientôt des ampleurs jamais vues. Le parti démocrate, voulant renouer avec le Sud, accusa les Républicains d'avoir soutenu le raid, lesquels désavouèrent immédiatement Brown. La peur d'un soulèvement d'esclaves fit trembler les

planteurs sudistes pendant près d'une année. Durant cette période, les effectifs des milices prirent des proportions effrayantes, et chaque fois qu'une grange brûlait, on annonçait une révolte de Noirs. L'hystérie fut telle qu'il y eut même des lynchages de Nordistes résidant au Sud. La « *Grande Peur* » qui avait précédé la Révolution Française avait touché l'Amérique.

Ces quelques réflexions permettent d'avoir une idée du sentiment chez le peuple de la « *Old Dixie* » après le raid :

25 octobre 1859 : (...) *L'invasion d'Harpers Ferry a fait réaliser la désunion de notre pays plus qu'aucun autre évènement. ; il a fait revivre, avec une force nouvelle, tous ceux qui rêvaient d'une Confédération sudiste. Les plus déterminés sympathisants du Nord devront s'obliger à entendre : « si sous une forme quelconque notre paix est dérangée dans la Confédération, notre Etat envahi, nos pacifistes citoyens cruellement assassinés... par ceux qui se disent nos plus chaleureux amis... et que le peuple du Nord soutient cet outrage, alors laissons la désunion venir... »*

15 novembre 1859 : *Avec tout le respect dû à nos ancêtres et pères fondateurs, je pense que le temps est venu dans notre histoire de se séparer du Nord... La Constitution... a été violée... si l'Union reste telle qu'elle est nous n'aurons ni nos biens ni nos pauvres vies sécurisées... des émissaires sont envoyés à nos portes et se disent détenir dans leur cœur le bien de notre pays, mais sont en fait des assassins... il y a des papiers qui circulent dans le Sud et qui sont soutenus par l'argent les abolitionnistes... Nous devons nous séparer, pour ne pas voir nos filles et femmes devenir les victimes d'une passion barbare et des pires insultes.*

Avec cinq millions de Noirs perdus dans le Sud, que pourrait être notre Etat socialement ? Ce serait pire que « Le Règne de la Terreur »... Le jour des compromis est passé... Nous ne devons pas écouter les mots de ces Nordistes qui nous disent sans arrêt que nous sommes en sécurité, pendant qu'ils nous ridiculisent avec Harpers Ferry. Regarder-les... Des Gentleman devraient promouvoir la paix, mais il n'y a pas de paix. Chaque courant qui nous vient du Nord nous amène de nouveaux instruments de mort dans nos foyers. Nous montrerons au monde les causes qui nous auront poussés à la séparation et nous placerons nous-mêmes sous la justice de Dieu... L'heure est arrivée. Le plafond tombe, et la République fondée par les mains de Washington et Jefferson s'écroule avec. Mieux vaut la guerre civile que l'injustice et l'oppression. »

(Articles du *Richmond Enquirer*)

L'idée de la Confédération – et pire, la guerre civile elle-même – sont exprimées ici avec une franchise qui doit déconcerter plus d'un

observateur d'aujourd'hui. Comment dire, après cette lecture, que la Guerre de Sécession a surpris les Américains ?

Un Carolinien du Sud résuma l'esprit du Sud en ces quelques phrases, tirées de l'une de ses lettres : « *J'ai toujours été un fervent partisan de l'Union, mais je dois bien avouer que la bénédiction donnée à la scandaleuse entreprise d'Harpers Ferry (...) a ébranlé ma fidélité et (...) je suis disposé à risquer tous les maux qui pourraient résulter de la désunion, plutôt que de me soumettre plus longtemps à l'insolence du Nord.* »

Toute cette controverse qui fit suite au raid d'Harpers Ferry fut alimentée par les réactions du Nord et du Sud. En effet, aussi bien l'un soutenait-il un personnage ayant assassiné des citoyens américains et prédisant une guerre sanglante que l'autre avait-il acclamé un homme politique ayant frappé l'un de ses adversaires dans un lieu où, justement, la démocratie n'autorisait que l'argument comme arme de défense. Le Sud avait réagi à l'agression de Sumner exactement comme le Nord le fit avec Brown. Et ces deux agressions avaient eu le même retentissement tapageur dans le pays... Pourquoi donc cette phrase de Douglass, tirée de l'un de ses fameux discours d'après-guerre : « *Ce n'est pas la Caroline du Sud qui a provoqué la guerre, mais la Virginie, ce fut Harpers Ferry et pas Fort Sumter, pas le major Anderson mais Brown qui commença la guerre et qui transforma notre pays en une république libre...* » ? Pourquoi donc ce fut le raid de Brown et pas l'agression de Sumner qui déstabilisa à ce point les USA ? Peut-être parce que Brown s'en était pris au Sud, et que c'était ce dernier, en voulant se séparer ou non, qui allait ensuite provoquer le conflit. Ainsi ce n'est pas l'un ou l'autre partis qui porte sur ses épaules les causes des centaines de milliers de morts de la guerre, mais ce sont bien les deux, ensemble, dans leurs querelles incessantes, qui traumatisèrent les Etats-Unis pendant quatre ans.

Une année plus tard, Fort Sumter allait enflammer cette énorme tonneau de poudre, alimenté de rancœurs ancestrales et de conflits sociaux, et embraser les Etats-Unis.

Chaque mythe a toujours ce que lui apportent les poètes et écrivains et ce que confirme l'histoire. Cette seconde face est souvent bien différente de la première. Il en est ainsi pour John Brown. Symbole de la liberté et du combat de l'esclavage, il en est pas moins un homme violent. Il est successivement le « prophète abolitionniste » et le « père du terrorisme », « la voix de Dieu » et « l'assassin de Pottawatomie ». Il se prenait pour l'envoyé du Dieu de l'Ancien Testament (celui qui punit, au contraire du Messie qui pardonne) et ne disait voir de solution à l'esclavage que dans le sang. Dans cette optique, le massacre de Pottawatomie lui apparaissait comme une nécessité.

Il n'y a qu'à voir une photo de lui, prise au Kansas, pour comprendre le paradoxe qui l'habite. En effet, qui croira, en voyant ce visage aux traits durs et à la mine patibulaire, qu'il s'agit là d'un homme prêt à donner sa vie pour la liberté de millions d'autres ?

Il faut tout de même souligner que cette haine de l'esclavage germa en lui par la vue de cet esclave, alors du même âge que lui, battu à la pelle, image insoutenable qui ne pouvait que l'entraîner dans les rangs des abolitionnistes. La violence dont il prit part au Kansas était-elle un juste retour de ce qu'enduraient les esclaves ? Gandhi, le roi de la non-violence, disait qu' « *œil pour œil ne rendra que le monde aveugle* »...

Brown doit une grande partie de sa célébrité au chant qui porte son nom. En effet, *John Brown's Body* devint la chanson la plus populaire parmi les soldats bleus pendant la guerre, avant qu'elle ne devienne l'une des hymnes américains par son adaptation par Julia Ward Howe en « *The Battle Hymn of the Republic* ». A l'origine, le thème musical de « *John Brown's Body* » fut inventé par les membres du 2^{ème} bataillon de volontaires de l'infanterie légère du Massachussets, recrutés à Boston. Parmi eux se trouvait un jeune homme du nom de John Brown. A cause de son nom, il devint la cible des quolibets de ses camarades, et, pour l'honorer après sa mort à Front Royal (Virg.), quelques chanteurs rajoutèrent les deux lignes très célèbres au premier couplet :

« *Le corps de John Brown traîne dans la poussière dans sa tombe
Son âme va de l'avant !* »

Lorsque le chœur chanta les jours suivants, les autres membres du régiment crurent qu'il s'agissait là de l'abolitionniste, et c'est ainsi que naquit l'une des plus célèbres chansons de l'histoire américaine.

Qu'on approuve ou pas ses actions, qu'on le déteste ou qu'on l'admire, force est de reconnaître que la figure de John Brown a marqué l'histoire des Etats-Unis, et celle, plus spécifique, de la Guerre de Sécession. On ne peut pas lire un seul livre sur la guerre en général sans tomber sur son nom, et c'est la raison pour laquelle on peut pas, on ne doit pas, oublier que c'est un petit groupe d'hommes, animé par un idéal de liberté et d'égalité, qui un dimanche d'octobre 1859 changèrent leur pays irrémédiablement.

10. Epilogue

Bien que passionné de la Guerre de Sécession, je ne connaissais pas bien John Brown et le raid d'Harpers Ferry, et sincèrement je n'y attachais pas beaucoup d'importance. Ma visite du parc de Virginie allait cependant transformer cette curiosité polie en une véritable fascination, dont le résultat se trouve sous vos yeux.

Le parc d'Harpers Ferry a été scrupuleusement conservé, et on marche dans les rues de la bourgade comme on aurait pu le faire en 1859. Toutes les maisons ont été restaurées à la mode de l'époque, et cela rend la visite d'autant plus impressionnante. La situation géographique de la bourgade, en plus de nous offrir un panorama magnifique des fleuves Potomac et Shenandoah, lui permet d'être isolée par des montagnes et donc de cacher toutes formes modernes, comme une ville ou une autoroute. Si quelques voitures roulent parfois – la bourgade est toutefois piétonne – et que la place est très populaire, l'expérience d'Harpers Ferry reste unique.

On y arrive par bus, qui s'arrête juste avant que la Shenandoah Street ne débute. Puis on s'engage dans les ruelles. On avance dans la Shenandoah Street, et s'élève devant nous la caserne des pompiers, rebaptisée le John Brown's Fort. Reconstitué par le parc comme l'original, elle n'est par contre pas à sa place d'origine, l'armurerie ayant été recouverte par une nouvelle voie de chemin de fer. Il en reste cependant très impressionnant, par sa grandeur... historique. Un bâtiment n'est jamais le même que lorsqu'il est historique. On aperçoit sa tour blanche qui se dessine entre les arbres. Il est plus beau à mon sens que tous les autres bâtiments de la bourgade, y compris l'église. Les trois grandes portes blanches sont ouvertes. Quand on pénètre à l'intérieur, on imagine Brown et sa carabine Sharps tentant de résister, ses deux fils allongés à terre couverts de sang, l'insupportable odeur de la poudre qui envahit la caserne, les petits déjeuners qui n'ont pas été touchés et qui ont été laissés à terre, les otages fatigués qui sont gardés par des Noirs armés de piques, et soudain la porte éclate en morceaux...

Sur le mur de la caserne, reprenant les termes du Gettysburg Address de Lincoln, une plaque de marbre blanche rend hommage à Brown et à ses vingt et un raiders qui donnèrent aux Etats-Unis « *a New Birth of Freedom* ».

Xavier Cornut

Le corps de John Brown traîne dans la poussière dans sa tombe

Le corps de John Brown traîne dans la poussière dans sa tombe

Le corps de John Brown traîne dans la poussière dans sa tombe

Son âme va de l'avant !

Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Son âme va de l'avant !

Il captura Harpers Ferry avec ses dix-neuf hommes

Il effraya la Vieille Virginie qui en tremble toujours

Ils l'ont pendu comme un traître, alors qu'eux-mêmes étaient les traîtres

Son âme va de l'avant

Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Son âme va de l'avant !

John Brown mourut afin que l'esclave soit libre

John Brown mourut afin que l'esclave soit libre

John Brown mourut afin que l'esclave soit libre

Mais son âme va de l'avant !

Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Son âme va de l'avant !

Les étoiles du Ciel jettent un doux regard en bas

Les étoiles du Ciel jettent un doux regard en bas

Les étoiles du Ciel jettent un doux regard en bas

Sur la tombe du Vieux John Brown

Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Glory, Glory! Hallelujah!
Son âme va de l'avant !

Sources

- "John Brown's Raid", National Park Service Edition
- "John Brown Pictorial Heritage" de Stan Cohen, Pictorial Histories Publishing
- "John Brown's Holy War", A&E video
- "La Guerre de Sécession", de James M. Mac Pherson, éditions Robert Laffont
- Association Nord & Sud
http://perso.club-internet.fr/nord_sud
- Harpers Ferry National Park Service website :
<http://www.nps.gov/hafe/home.htm>

Remerciements particuliers à Albert Grego Allen Knouse et Patrick Ailliot pour leur précieuse contribution à l'élaboration de cet article.